

La ville en ses matériaux mêmes

C'est en trois temps que la résidence de Sébastien Camboulive s'est déroulée à Bruxelles. Trois séjours de deux semaines chacun, entre février et juin 2005, qui lui ont permis d'élaborer un travail aux formes et aux enjeux pluriels, qui mêle intimement les préoccupations artistiques du photographe et les effets de sa confrontation à Bruxelles.

Familier des programmes de résidence d'artiste, Sébastien Camboulive parvient à déduire de sa lecture des lieux des problématiques esthétiques qui viennent nourrir son œuvre. Ainsi, lors d'une précédente résidence à Marseille, la présence nombreuse de l'habitat collectif avait frappé tant l'œil que la conscience du photographe. S'interrogeant sur la vie dans de tels ensembles, il en était venu à penser et visualiser la fermeture sur soi de ces formes architecturales, que d'aucuns interprètent comme une expression indirecte de l'exclusion sociale. Visuellement, l'artiste avait traduit cette réalité par la présence de pans de murs aveugles, qu'il soulignait dans ses photographies.

A l'origine photographe d'architecture, Camboulive conserve une sensibilité à l'environnement construit, tant dans ses implications humaines que visuelles. Si cette sensibilité est encore bien présente dans la production issue de sa résidence bruxelloise, elle s'associe à l'attention portée aux groupes humains, dans une première série intitulée « La limite pluie-neige ». On trouve ici un écho à une autre pratique photographique exercée antérieurement par Sébastien Camboulive, à savoir : le portrait. Mais à ces représentations de personnalités, essentiellement puisées dans le milieu de la culture, ce sont des groupes anonymes de citadins, constitués au hasard de leurs déplacements, qui ont retenu l'attention de l'artiste. Visiblement affranchi des contraintes de la photographie commerciale avec laquelle il a pris ses distances, Camboulive livre une vision résolument personnelle de la photographie, qu'il conçoit comme une *création* d'image. Cette dimension créative est déclinée ici, d'une part, dans le style apparemment documentaire de ces photographies de groupe et, d'autre part, dans une approche de la matière photographique elle-même, qui fait l'objet d'une deuxième série d'images. Celle-ci prend à son tour pour motif la matière même de la ville, ces feuilles et ces briques qui composent une bonne part de l'environnement bruxellois et, par contagion, cette deuxième série de photographies présentée sous le titre « De feuilles et de briques ».

Le premier corps d'images regroupées sous l'intitulé « La limite pluie-neige », semble décliner inlassablement une même situation : la co-présence de passants, réunis par les aléas de leurs trajectoires respectives, en un ensemble

dense, compact. En arrière-plan, la ville apparaît en autant de décors, réservant le devant de la scène à ses habitants. Le jeu de hasard qui semble présider à la composition de ces images n'est pourtant qu'apparent. Le photographe ordonne a posteriori ces rassemblements fortuits de personnages. S'il certifie que chaque passant s'est effectivement trouvé présent dans le lieu photographié, face à son objectif, tous ne l'ont pas été au même moment. L'intervention du photographe, rendue imperceptible, ne vise ni à tromper le spectateur, ni à falsifier la réalité. Elle vient juste renforcer, densifier la sensation d'accumulation et d'anonymat caractéristique des villes. Accumulation de biens et de marchandises, accumulation du bâti citadin qui résume son évolution, accumulation anonyme des vies humaines qui composent la ville, s'y côtoient sans pour autant se rencontrer.

Aussi ces photographies entrent-elles en parfait résonance avec la définition que donne Hannah Arendt du « vivre ensemble ». « *Vivre ensemble*, écrit-elle, : *c'est dire essentiellement qu'un monde d'objets se tient entre ceux qui l'ont en commun, comme une table est située entre ceux qui s'assoient autour d'elle ; le monde, comme tout entre-deux, relie et sépare en même temps les hommes.* »¹ Ces regroupements d'individus apparemment aléatoires se justifient bien souvent par un carrefour, la proximité d'une bouche de métro ou l'entrée d'une gare, objets qui se tiennent entre les gens qui ont la ville en commun, pour paraphraser Arendt. Pourtant, ces éléments ne figurent qu'exceptionnellement à l'image, la chorégraphie instantanée des corps l'emportant sur sa contextualisation. Dictées par les déplacements des corps, ces chorégraphies de l'improbable sous-entendent qu'ils sont toujours soumis, dans l'espace urbain, à la présence de l'autre. Une présence qui détermine autant les trajectoires que le font les itinéraires que l'on se donne volontairement. De la même manière, ces photographies se composent autant de l'inattendu, de l'impondérable qui se présente à l'objectif, que d'une construction de l'image par l'acte photographique lui-même. « La limite pluie-neige », qui donne son titre à cette série, évoque très justement cet impondérable, ce probabilisme dont sont porteuses les foules citadines.

« De feuilles et de briques » est l'autre titre poétique forgé par Sébastien Camboulive pour qualifier le second corpus d'œuvres réalisé lors de sa résidence. De manière évidente, on reconnaît là les deux principaux matériaux représentés dans les bandes d'images de cette série. Mais ce titre en forme de jeu de mots se veut aussi une référence à la communauté maghrébine de Bruxelles, qui s'y est implantée lors de l'appel à main d'œuvre adressé par la Belgique au Maroc, à l'Algérie et la Tunisie dans les années 1960. La feuille de brick est en

¹ ARENDT (Hannah), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calman-Lévy, 1961, p.92.

effet une composante, un « matériau » de base de la gastronomie des pays arabes. Dans ce deuxième ensemble d'images, Camboulive met autant l'accent sur la feuille et la brique comme composantes du paysage bruxellois, que sur la matière photographique elle-même. Travaillée en surimpression, elle associe l'image de ces deux matériaux par transparences, juxtapositions et superpositions. L'installation qui réunit ces bandes photographiques montées sur aluminium propose une forme de complément aux images de « La limite pluie-neige ». Au travers de variations de formes, de couleurs et de rythmes, elle décline les matériaux du paysage bruxellois. Le dialogue qui se crée entre les deux séries photographiques, soit entre l'environnement et le terreau humain de la ville, fait apparaître l'un et l'autre comme des composantes indissociables de la réalité urbaine, déclinée en ses spécificités bruxelloises.

Danielle Leenaerts

Docteur en Philosophie et Lettres

Chargée de cours au département d'Histoire de l'Art de l'Université Libre de Bruxelles et à l'INRACI